

voilà le spectacle édifiant que nous donne cet âge tant vanté ! On reproche à M. Dorion et aux jeunes gens en général leur jeunesse. C'est un de leurs *péchés capitaux*. On ne cherche pas à voir si ce qu'ils disent est bon, vrai et utile. A tout ce qu'ils peuvent faire, avancer et soutenir, on n'a qu'à répondre : *vous êtes jeunes* ; cela suffit. Lors même que, malgré leur jeunesse, ils auraient plus étudié, plus pensé, plus réfléchi que d'autres qui ont le précieux mérite des années, il faut qu'ils se taisent et écoutent avec docilité les oracles de l'âge mûr.

Nous admettons volontiers que la jeunesse est souvent présomptueuse et que son jugement n'égale pas toujours son ardeur. Nous concéderons d'avantage, si l'on veut, mais nous répéterons que pour l'éclairer si elle est aveugle, pour la ramener dans le droit sentier si elle est égarée ; il faut s'y prendre autrement que le rédacteur de la *Minerve* ; il faut se servir des armes de la pensée et de l'argumentation, si l'on sait manier ces armes. Et si l'on en est incapable, qu'on laisse cette jeunesse faire son chemin, cette jeunesse qui n'est pas encore flétrie par les froids calculs de l'égoïsme et chez laquelle le feu sacré du patriotisme n'est pas encore éteint.

#### ON PREND ENCORE LE SEMEUR POUR UN SUISSE.

La *Minerve* en veut au *Moniteur Canadien*, parce que celui-ci s'est montré, comme à l'ordinaire, poli et libéral en accusant réception de notre feuille ; elle lui en fait un crime. On le comprend, c'est si peu dans ses habitudes. Mais quel mal y a-t-il donc eu ? C'est que, nous dit-elle, le *Semeur* est l'organe des Suisses de la Pointe-aux-Trembles ! Et elle nous affirme cela avec cette assurance, cet aplomb qui conviennent si bien à un journal placé, comme celui-ci, sous l'égide de l'*infaillibilité*.

Nous ne dirons pas que la *Minerve* s'est rendue coupable de mensonge en cela, car la politesse nous fait un devoir de nous abstenir d'un tel langage. Mais nous lui dirons qu'elle se trompe extrêmement : les Suisses de la Pointe-aux-Trembles n'ont rien à faire avec notre journal, pas plus que la *Minerve* elle-même. Comme nous l'avons dit en répondant aux *Mélanges*, le *Semeur* est canadien, autant qu'un journal peut l'être.

Nous savons pourquoi on aimerait à faire croire que la feuille que nous publions est l'organe de quelques étrangers, de quelques Suisses. C'est le moyen, espère-t-on, de prévenir contre nous ceux qui ont peur des Suisses, s'imaginant que ce sont des hommes dangereux, si tant est qu'ils soient des hommes. Mais c'est une petite tactique aussi inutile que malhonnête et qui tôt ou tard ne pourra tourner qu'à la honte de ceux qui s'en sont servis.

On s'étonne sans doute qu'un Canadien puisse publier une telle feuille, car on affirme que les Canadiens qui veulent suivre l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ sont l'*écume qui surnage à la surface de notre population*. C'est ce que disent les *Mélanges*.

Mais, peut-être qu'avec le temps on apprendra un autre langage, si l'on tient tant soit peu à dire la vérité. En attendant nous saurons prendre notre parti de la distinction qu'on nous accorde, et nous conseillerons à la *Minerve* de nous attaquer nous-même, si le *Semeur* est un mauvais journal. Ils nous trouveront toujours prêt à régler poliment nos comptes avec elle.

UNE QUESTION SANS REPONSE.—Ceux qui lisent attentivement l'*Avenir* se rappelleront peut-être une petite lettre relative aux superstitions, que publia ce journal l'automne dernier. Le correspondant, après avoir constaté le fait qu'il existe encore au sein de notre population canadienne, surtout celle des campagnes, un grand nombre de superstitions, s'adressait à messieurs les membres du clergé et leur demandait pourquoi ils ne travaillaient pas à détruire et à faire disparaître ces superstitions. N'est-ce pas, ajoutait-il, une œuvre en rapport avec leur mission et tout-à-fait digne de leur vocation ?

Cette question n'a encore, que nous sachions, reçu aucune réponse de la part de la classe d'hommes à laquelle elle était adressée : ce qui nous porte à la renouveler aujourd'hui. Et si l'on voulait nous honorer d'une réponse, nous en serions très-reconnaissant.

Peut-être au lieu de nous répondre, aimera-t-on mieux se mettre à prêcher contre les superstitions, afin de pouvoir nous dire plus tard, quand on jugera l'occasion favorable, que le clergé est et a toujours été l'ennemi des superstitions et qu'il a toujours fait ce que nous lui demandions de faire.

Ce serait, certes, n'être pas trop maladroit. Attendons encore un peu ; alors nous verrons.

LE PHARE DE NEW-YORK.—Tel est le titre d'un nouveau journal français, que doit publier prochainement à New-York, M. E. Masseras. Le but qu'il se propose, est de "créer une publication qui suive sérieusement et de près, bien que sous une forme concise, toutes les "questions européennes." Il formule ainsi le principe qui guidera, dit-il, invariablement sa plume : "Journal français placé en présence d'un peuple étranger, nous ne "connaissions qu'une seule cause, un seul drapeau : la cause et le drapeau de la France. Notre mission consiste à "défendre l'un et l'autre ; notre droit ne va pas jusqu'à "les discuter."

#### BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE.

DE L'AVENIR ET DE L'INFLUENCE DES CANAUX DU CANADA par M. THOS. C. KEEFER, Ingénieur Civil, Montréal 1850.

Nous n'avons pas dans notre pays, comme en Europe, une classe de savants, dont l'unique occupation soit l'acquisition et la diffusion de la science. Une telle classe d'hommes ne pourrait pas exister, ne pourrait pas vivre dans l'état actuel de notre société. Pour des auteurs il faut un public instruit et aimant à s'instruire ; or, chacun le sait, l'instruction et le besoin du savoir ne sont pas les traits saillants du caractère de notre population. De là, l'absence de littérature nationale, de l'absence presque complète de livres canadiens. Il n'y a nul encouragement pour les hommes de lettres ; au bout d'un travail qui aurait exigé du temps et des dépenses, tout aussi bien que du talent, quelle perspective à un auteur dans le Canada ! La perspective d'être obligé de déboursier encore s'il veut mettre son travail au jour et d'en vendre seulement quelques exemplaires. Qui donc voudrait écrire à cette condition ? C'est certes un triste état de choses, s'il est vrai, comme l'a dit un grand penseur contemporain, "qu'une société sans lettres semit une société sans lumière, sans morale, sans sociabilité, et même sans religion ; non pas à la vérité, que la littérature crée aucune de ces choses ; mais elle les accompagne, et elle en est tellement la condition que l'on ne la conçoit point sans elle."